

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 45

Artikel: Le port de l'épée sous le régime bernois
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195211>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

produisent dans le fil inducteur de la bobine un courant qui détermine à son tour dans le fil induit un second courant d'induction.

Or ce dernier courant, en arrivant dans l'électro-aimant, en provoque l'aimantation, ce qui a pour effet de déplacer vers lui le fléau de la balance.

Mais les dispositions sont telles que lorsque l'une des branches du fléau se trouve attirée de la sorte, l'autre branche va rencontrer un aimant permanent auquel il demeure attaché. Or, ce dernier mouvement a pour effet de fermer un circuit électrique fourni par une pile spéciale et dans lequel se trouve intercalée une sonnerie puissante.

Tout de suite celle-ci entre en branle et ne cesse de vibrer tant que l'on n'a fait revenir le fléau à sa première et normale position.

Le XIX^e Siècle, qui nous donne ces détails, d'après la revue scientifique *Cosmos*, ajoute :

Cette invention n'est point la seule de son espèce. Il y a quelques années déjà, un électricien sage, M. Gauzentès, avait imaginé, lui aussi, d'appliquer les bénéfices de l'électricité à l'élevage des jeunes enfants.

Sa sollicitude, par exemple, s'était exercée un peu différemment, portant surtout sur ce besoin de ne jamais laisser un nourrisson séjourner dans des langes humides.

A cet effet, fort habilement, il avait composé une pile que l'on dissimulait dans la pailasse même du berceau et qui présentait cette particularité d'avoir besoin, pour fonctionner et dégager un courant capable d'actionner une sonnerie, de recevoir une certaine dose de liquide.

Suivant l'état hygrométrique du matelas, la nourrice se trouvait convenablement renseignée sur ce point essentiel de savoir si elle devait ou non intervenir pour renouveler les couches du bébé.

Le menistrè et le rat.

Quand l'est qu'on est de la société « protettrice d'ai z'animaux », que l'est onna sociétà po teni lo parti d'ai bêtés et lè reveindzi contrè cllião que lè borriaudont, on dussè tsouyi dè lão férè dão mau et gravâ d'en férè à cllião que n'en ont pas pedi.

Mâ lâi a bêtés et bêtés et lè faut-te totès reimparâ ? S'on einsurtè on tserrotton que rolihi se n'appliâ ein tapeint dessus avoué lo gros bet dão mandzo dè se n'écourdjâ, faut-te gravâ à onna fenna dè tiâ d'ai pudzès ? Ao bin s'on tirè lè z'orolhiès à n'on vaurein que bregandè on petit tsat, faut te trovâ à redérè à n'on paysan qu'assomè on renâ que sè va repétrè dein sa dzenelhirè; et faut-te portâ plieinte contrè on muteni qu'ertert on lão que lâi a agaffâ on agnè ? Ne lo peinso pas ; lo ique, c'est dè savâi iô faut s'arrêtâ, et po cein, on n'est pas ti d'accòo.

On gaillâ qu'avai accrotsi on rat dein son grenâi, avoué onna trapa, s'en va vai lo borné po lo niyî et po étré su que ne s'einsauvâi pas, ye pliondzè la trapa dedein, que lo rat fut bin d'obedzi dè dzourè. Mâ lo menistrè, qu'êtai son ve-

sin et qu'êtai dè la sociétâ protettrice, vâi cé manèdzo, s'aminè áo galop vai lo borné, ressoo la trapa, l'âovrè et lo rat, à quoi n'ia pas fauta dè férè signo avoué on van, tracè frou coumeint on einludza et sè va reinfatâ dein la maison iô l'avai accrotsi.

Ma fâi, lo gaillâ que lo volliâvè niyi êtai furieux ; mâ coumeint c'êtai lo menistrè que lâi avai gravâ dè tiâ cllia pesta dè rat et qu'êtai la causa que s'êtai reinfatâ l'hotô, n'ousâ rein derè su lo momenint mâ sè peinsâvè tant mé et djurâvè ein dedein, et quand lo menistrè fut via, ye fe, ein lo vouâteint s'en allâ : « Te la mè payéré ! »

On part dè dzo aprés, lo compagnon raccrotsè on rat et sè gardâ bin dè l'allâ niyi dein lo borné ; mâ tracè avoué la trapa contrè la cura, tirè la senaille, et quand l'oût que lo menistrè vegnâi limémo po repondrè, lo gaillâ bussè la porta, âovrè la trapa dein lo colidoo et fâ :

— Monsu lo menistrè ! y'ê accrotsi on rat et coumeint vo m'ai bramâ l'autro dzo po cein que y'en volliâvè niyi ion, vo z'apporto stusse !

Et lo gaillâ recliou vito la porta po que lo rat ne pouéssè pas ressailli que devant et s'en va ein rizeint qu'on bossu, tandique lo menistrè teimpétâvè aprés cé chenapan et corattâvè lo rat avoué on mandzo dè remësse.

Le port de l'épée sous le régime Bernois.

— Un mandat du 4 août 1620, rappelé le 26 mars 1671, enjoignit à tout honnête homme de porter l'épée au côté, soit en allant au prêche, soit en voyage et particulièrement quand il aura à comparaître par devant le souverain, le seigneur bailli et autres officiers, sous peine de 10 sols de ban.

« Le port de l'épée, ajoutent LL. EE., est la marque d'une franchise que d'autres princes et potentats ne concèdent ni ne permettent à leurs sujets, et qu'ils devraient tirer gloire et se réjouir d'être distingués de ceux qui, pour s'être mal comportés, n'osent la porter. »

(*La Contrée d'Oron*).

Promenade philosophique

au cimetière.

Sous ce titre, nous empruntons au *Petit Parisien* les curieuses réflexions qui suivent, signées VALENSOL :

« Il faut avouer qu'à Paris les cimetières n'ont rien de tragique. Il y a là des coins de verdure qui font croire qu'on se trouve en plein parc. Certaines tombes ont l'apparence de petits jardins. En été, les arbres y jettent une ombre épaisse.

» Un écrivain d'une agréable humeur philosophique, — Jules Janin, — racon-

tait qu'il ne lui déplaisait point de se promener à travers les cimetières ; il prétendait s'y consoler auprès des morts des misères de la vie. « Voyez, disait-il, » sur chaque tombe on lit que le défunt » fut bon père, ou bon époux, ou bon fils, » ou bon frère, ou bon ami ; tout le » monde fut bon, d'après les épitaphes ; » n'est-ce pas consolant ? » Il est vrai que Jules Janin ajoutait : « Il n'y a pas » cependant que de braves gens au » monde ! » Et, alors, il demandait — non sans ironie — où les mauvais étaient enterrés.

» La vérité est que ces éloges lus sur les pierres tombales prouvent surtout une chose : c'est que devant la mort toutes les inimitiés s'effacent.

» Tous les défunts, pourtant, n'ont pas une épitaphe célébrant leurs vertus. L'aimable epicurien que fut le marquis de Boufflers avait simplement demandé qu'on gravât ces mots sur sa tombe : « Mes amis, je crois que je dors ». Méry, le poète marseillais, avait lui-même préparé son inscription funéraire, et il s'était contenté de faire en quatre petits vers le tableau de l'existence humaine :

Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil.

» C'est aussi laconique que cette autre inscription composée par Edmond Texier :

On entre, on crie,
Et c'est la vie ;
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

» Une épitaphe qui mérite d'être citée pour son originalité guerrière, c'est celle-ci, qu'on lit sur la tombe d'un officier mort au Tonkin :

PORTEZ ARME ! PRÉSENTEZ ARME !
EN PLACE, REPOS !

» Lire les épitaphes n'est pas une besogne sans attractions. Il s'y trouve parfois, à côté d'accès de lyrisme, comme ces mots tracés sur la tombe d'une dame de quatre-vingt-onze ans : « Le ciel compte un ange de plus ! », des boutades plus ou moins philanthropiques, comme celle-ci : « Toi qui passes, dis de moi tout le mal que tu voudras, pourvu que tu t'en ailles ! » On connaît l'histoire de cette brave femme qui avait demandé qu'on inscrivit sur sa tombe les mots suivants, à l'adresse de son mari : « Adolphe, je t'attends ! » avec la date : 1832 ; plus tard, on put lire une autre inscription ainsi conçue : « Valérie, me voilà ! » et comme date : 1866. Adolphe s'était fait attendre trente-quatre ans ! Le cher homme ne s'était pas pressé.

» Ainsi, il y a, même au cimetière, place pour le rire. Mais aussi que de drames ! Certaines épitaphes en disent plus par leur concision que bien des